

**Colloque international Intelligences des villes
Université de Nouvelle-Calédonie, 14 mars 2014**

Organisation : Dominique Jouve (Nouméa) et Sabine Ehrhart (Luxembourg)

Jean-François P. Bonnot*, *Université de Franche-Comté*

Sylvie Freyermuth*, *Université du Luxembourg*

**Centre de recherche sur l'imaginaire, Grenoble*

***La petite marchande d'allumettes, le chiffonnier et le paysan,
ou comment le canal du Rhône-au-Rhin se révéla être le plus court chemin
vers Bourail (Nouvelle-Calédonie)***

Nous consacrerons cette intervention à l'analyse et à la mise en perspective d'un nous avons découvert fortuitement, au cours de nos recherches menées sur les transformations de la vallée du Doubs dans la seconde moitié du XIX^e siècle, dans le cadre de notre programme de recherche « malaise dans la ville ». En quelques mots, voici les faits : en 1875, un paysan relativement aisé et sa maîtresse, une Bohémienne Sinti, Bellissante Brenet, marchande ambulante, assassinent le mari (Hippolyte Besançon, un chiffonnier) de cette dernière et se débarrassent du corps dans le canal du Rhône-au-Rhin. Le meurtre a lieu à Blussans, village de la vallée du Doubs, situé en aval de Montbéliard. L'affaire s'inscrit dans un contexte particulier, qui est celui de l'industrialisation rapide de L'Isle-sur-le-Doubs. En cette seconde moitié du XIX^e siècle, des populations nouvelles affluent dans les bourgs agricoles. Pour beaucoup d'habitants « historiques », il s'agit d'une situation difficile à accepter, ressentie comme une intrusion ; pour nombre d'arrivants, c'est un déracinement, dont les conséquences sont diverses et quelquefois dramatiques. Beaucoup de départements « industriels », notamment ceux de la périphérie métropolitaine, accueillent une forte proportion d'habitants nés hors du département. Ce fait divers est emblématique, à la fois de l'impossibilité de certains nouveaux arrivants à trouver leur place dans les villages en plein changement, de la stigmatisation de certains groupes – les nomades, permanents ou saisonniers –, ainsi que du rôle des nouvelles voies de communication. Ces événements mettent donc en lumière les antagonismes existant entre les membres d'une société villageoise sédentaire et relativement fermée, quoiqu'en voie de déstabilisation, et deux membres d'une communauté de Tsiganes, pour reprendre une dénomination de l'époque.

Texte de la présentation orale (voir power point associé)

Dia 1 Titre

Nous consacrerons cette intervention à l'analyse et à la mise en perspective d'un fait divers criminel que nous avons découvert fortuitement, au cours de nos recherches menées sur les transformations de la vallée du Doubs dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En quelques mots, voici les faits : en 1875, un paysan relativement aisé et sa maîtresse, une *Bohémienne* Sinti, Bellissante Brenet, marchande *ambulante*, assassinent le mari (Hippolyte Besançon, un chiffonnier) de cette dernière et se débarrassent du corps dans le canal du Rhône-au-Rhin. Le meurtre a lieu à Blussans, village de la vallée du Doubs, situé en aval de Montbéliard. Les protagonistes sont des gens ordinaires. L'affaire s'inscrit dans un contexte particulier, qui est celui de l'industrialisation rapide de L'Isle-sur-le-Doubs.

Dia 2 Japy

À L'Isle-sur-le-Doubs, bourg situé à un jet de pierre de Blussans, il y a, depuis 1799, les forges (tirerie, tréfilerie) des frères Bouchot. Ces industriels vendent leur usine en 1847 aux frères Japy, grande dynastie protestante comme les Peugeot.

En 1864, les frères Armengaud, ingénieurs civils fondateurs de la revue *Le Génie industriel*, qui avaient effectué plusieurs visites dans les établissements des frères Japy, expliquaient que la rentabilité y était optimale, en raison d'une part de la bonne qualité des matières premières utilisées, réduisant la production de déchets encrassant les machines, et d'autre part, en raison de rétributions journalières modestes : « le prix de la journée des ouvriers est [...] plus élevé en Angleterre qu'en France ; par conséquent, pour la même quantité de produits fabriqués, la main-d'œuvre est plus chère, tout en ayant plus de perte. »

Dia 3 canal

Entre Montbéliard et Besançon, les travaux de percement du canal du Rhône-au-Rhin, coté à la Bourse de Paris en 1821, viennent de s'achever. Peu après, débutent les chantiers de construction d'une voie ferrée desservant la vallée ; en 1858, la section Besançon Belfort, alors à voie unique, est mise en service. À partir de 1850, la tendance démographique s'inversera de façon irréversible dans la région : il y aura désormais davantage d'urbains que de ruraux.

Dia 4 François Bonnot

En cette seconde moitié du XIX^e siècle, des populations nouvelles affluent dans les bourgs agricoles. Pour beaucoup d'habitants « historiques », il s'agit d'une situation difficile à accepter, ressentie comme une intrusion ; pour nombre d'arrivants, c'est un *déracinement*, dont les conséquences sont diverses et quelquefois dramatiques. Beaucoup de départements « industriels » notamment ceux de la périphérie accueillent une forte proportion d'habitants nés hors du département : pour *le Doubs* 25 p. 100, l'Isère 29 p. 100.

Ce fait divers est emblématique, à la fois de l'impossibilité de certains nouveaux arrivants dans les villages en plein changement à trouver leur place, de la stigmatisation de certains groupes – les nomades, permanents ou saisonniers –, ainsi que du rôle des nouvelles voies de communication. Ces événements mettent donc en lumière les antagonismes existant entre les membres d'une société villageoise sédentaire et relativement fermée, quoiqu'en voie de déstabilisation et deux membres d'une communauté de Tsiganes, pour reprendre une dénomination de l'époque.

Dia 5 Blussans

Après 1870, la situation à Blussans est sans doute comparable, pour beaucoup, à ce que l'abbé Garneret rapportait, dans *Vie et mort du paysan (franc-comtois)* – de l'histoire de la famille

Guisot, installée à la fin du XIX^e siècle entre Etalans et Vercel (Doubs) ; cette famille qui avait été prospère, était désormais proche de la misère : « Ils ont entrepris toutes sortes de choses pour gagner leur vie, ils ont été casseurs de pierres le long des routes, ils fournissaient des chevilles aux Suisses, à Morteau. Bref, c'était trente-six métiers, trente-six misères. **Dia 6 enfants sans tête** Et, manque de chance, la mère Guisot disait quelquefois dans son patois : Si nous nous mettions à faire des chapeaux, les femmes feraient des enfants sans tête. » (Garret, 1993, p. 187)

Dia 7 Bellissante

Bellissante Brenet, *une jeune tsigane*, née à Froideconche (Haute-Saône) en 1849, est la principale protagoniste de cette affaire. Bellissante arrive à 14 ans à Blussans, vers 1863. Le père de la jeune femme est journalier et *marchand ambulante* ; la mère, Delphine Sainty, a tout juste 16 ans à la naissance de sa fille. Le grand-père maternel, Charles François Sainty, est *colporteur*. Il apparaît également comme *marchand de tresse* et comme *fabricant de chapelets*. Ses enfants et sa parentèle exercent les mêmes petits métiers : *colporteur, vannier, fabricante d'allumettes*. L'un de ses fils, Pierre Joseph Sainty, est à la fois *vannier, artiste d'agilité, « gymnasiarque », chanteur ambulante et ouvrier en fil de fer*.

Dia 8 Zola

Zola, dans *La fortune des Rougon*, répercute les stéréotypes de l'époque sur le métier de vannier, qu'il présente – en tout cas dans ce roman – comme un métier « peu fatigant » laissant Antoine Rougon « maître de ses paresse » et comme une profession incitant au vol, puisqu'Antoine n'hésite pas à se fournir illégalement dans des oseraies. Quoique sous-jacent, le rapprochement avec les « Bohémiens » n'est pas établi par Zola.

Dia 9 Baerenthal

Avant de s'installer en Haute-Saône, les Sainty vivaient probablement en Lorraine, et auparavant outre-Rhin : ils ont simplement un peu glissé vers le sud, passant du versant nord vosgien à la Franche-Comté. On sait qu'au XIX^e siècle, beaucoup de localités à la limite des Vosges, de la Lorraine et de l'Alsace abritent des « bohémiens » ; la plupart vivent d'ailleurs dans des maisons et non dans des roulottes. On les trouve par exemple à Baerenthal.

Dia 10 Gévelard

La tolérance de la société du XIX^e siècle est très faible à l'égard des errants de toute nature qu'ils soient tsiganes (quoique de nationalité française) ou bonneteurs, joueurs des rues, chanteurs ambulants, ou tout simplement manouvriers ou journaliers sans attache comme le montre ce rapport de 1894 du baron Thénard, conseiller général de Saône-et-Loire à propos de la localité de Gévelard. Rapport extrêmement orienté – on dirait aujourd'hui « sécuritaire »–,

mais tout à fait transposable presque point par point à la situation de L'Isle-sur-le-Doubs et de ses environs immédiats, dans les années 1860-1880.

Génélard a une population presque exclusivement industrielle. L'usine Fournier, pour la construction des machines, emploie plus de cent ouvriers. [...] Un des rôles de la gendarmerie, et des plus nécessaires, c'est la surveillance des voyageurs. Génélard est un lieu de passage des plus fréquentés. La gare [...] reste encore très passagère [...]. Le port du canal est un des plus importants du canal du Centre. ... c'est un lieu d'arrêt pour les bateliers de tous pays qui fréquentent le canal et sur lesquels il n'est pas inutile d'exercer une certaine surveillance. À raison des nombreuses voies de communication qui viennent [...] converger à Génélard, c'est un lieu de rendez-vous continuel de nomades. Il n'y a pas de jours qu'on ne voie installées aux environs du bourg et jusque sur la place, de ces familles de bohémiens, saltimbanques, camps volants de toutes sortes, tellement qu'il s'y est établi un atelier de construction et de réparation de ces maisons roulantes qu'on appelle des caravanes, et vous savez si tout ce monde-là a besoin d'être surveillé étroitement. (1894, p. 730)

En 1907, dans le même esprit, que le rapport du conseiller général de Génélard mais d'une manière beaucoup plus virulente, le Conseil général du Doubs émet un « vœu », où – sans faire d'anachronisme – le ridicule le dispute à l'insupportable : un certain nombre d'élus¹, dont plusieurs industriels de la région – les frères Peugeot entre autres – demandent le « refoulement au-delà des frontières des nomades, bohémiens, romanischels, etc. » :

Dia 11 la terreur des campagnes

M. Magnin donne lecture du projet de vœu suivant :

Les soussignés, membres du Conseil général, considérant que le libre accès de la frontière par les *nomades de tout genre, notamment les bohémiens et les romanischels*, est un danger permanent non seulement pour les populations des départements frontière, mais aussi pour les populations de l'intérieur ; qu'en dehors de *leurs habitudes invétérées de déprédations et de rapine, ces nomades, la terreur des campagnes, souvent repris de justice* et pour la plupart *dépourvus de tout état civil*, transportent sur leurs personnes, sur les chiens et les animaux qui les accompagnent, dans les *sordides véhicules* qui les abritent, *les germes des maladies infectieuses les plus redoutables* ; [...] ; qu'il importe [...] que dans le plus bref délai un *cordon sanitaire*, un *instrument de préservation* soit institué par les pouvoirs publics *sur les frontières de terre et de mer* ; [...] les soussignés invitent le Conseil général à émettre le vœu que les pouvoirs publics imposent à tous les services de l'administration des douanes l'obligation et le devoir de *refouler à la frontière les gens sans aveu, nomades, bohémiens et romanischels*, dès leur apparition et sur toute l'étendue des zones occupées par les préposés des douanes. » Le Conseil général s'associe au vœu présenté par M. Magnin et ses collègues. (Magnin, 1907, pp. 133-134)

Dia 12 Conseils généraux

D'autres Conseils généraux émettront le même genre de vœux, qui seront malheureusement suivis d'effet et conduiront au vote de la loi du 16 juillet 1912 « sur l'exercice des professions ambulantes et la circulation des nomades sur le territoire de la République », qui venait lourdement contraindre les conditions de circulation et de séjour des populations itinérantes.

Dia 13 paysans en chasse !

¹ Vœu de MM. Borne [médecin], Bütterlin [médecin], Grosjean [avocat], Janet [député], Lucas [industriel], Magnin [maire de Pontarlier], Mocquot [médecin], Ordinaire [propriétaire], Armand Peugeot, Pierre Peugeot [industriels, membres de la famille Peugeot], Peseux [notaire], Saillard [directeur de l'école de médecine], Thourot [industriel] et Vandel [industriel].

Dans un poème intitulé « La Bohème qui passe », Auguste Barrois, auteur tombé dans un oubli absolu, donnait en 1888 une version haineuse – véritable appel au meurtre – des Bohémiens, en *fuite* (et non itinérants ou nomades) destructeurs de récoltes, évidemment voleurs d'enfants, anathématisés : « *Debout ! les paysans en chasse ! [...] race proscrite [...] toujours en fuite, / Comme Caïn sous l'œil de Dieu [...]* Les chemins en sont *infestés*, etc.

Dia 14 chasse à l'homme

Il arrivait d'ailleurs que la réalité dépasse la fiction, comme le montre cette « brève » extraite de *La Lanterne* du 12 février 1905, intitulée « *Une chasse à l'homme* », où aucun blâme n'est adressé aux paysans *qui ont abattu un fugitif à coups de fusil* ; cela montre à quel point le stéréotype du romanichel comme « individu nuisible » était engrammé, tant dans les représentations des intellectuels, des journalistes, des politiciens, que dans celles de l'homme de la rue, au point qu'il ait pu paraître normal de mettre à mort un fuyard désarmé, comme on aurait tiré un sanglier saccageant les récoltes. Ces « gens des routes », qui « voyageaient la France », ne sont pas répertoriés en tant que chemineaux ou vagabonds, car la loi le proscrit ; ils vendent un peu de tout, des images, des lacets, des feuilles de cantiques, des sucreries, des gaufres, etc. L'image que renvoie la littérature de l'époque est la plupart du temps très ambiguë. On peut citer le célèbre livre de lecture de Laurent de Jussieu, *Simon de Nantua*, initialement publié en 1818, dont le succès ne se démentira guère tout au long du XIX^e siècle, qui donne à lire les aventures très morales et même édifiantes d'un colporteur « lettré ».

Dia 15 Maupassant

La description du colporteur donnée par Maupassant dans un conte éponyme, publié de façon posthume en 1900, est plus subtile. Maupassant trace d'abord un tableau ironique des employés de bureau que rencontre le narrateur, et qui prennent chaque soir le « train de bureaucrates » – individus « bedonnants et lourds, car ils ne marchent guère, et mal culottés, car la chaise administrative déforme les pantalons. » Le contraste est saisissant avec le colporteur, dont Maupassant s'amuse à dresser un portrait inquiétant :

Donc, une nuit, sur la route blanche, j'aperçus un homme qui marchait. Oh : presque chaque fois j'en rencontrais de ces voyageurs de nuit de la banlieue parisienne que redoutent tant les bourgeois attardés. [...] Que transportait-il dans ce gros paquet ? De vagues soupçons de crime me frôlèrent l'esprit et me rendirent curieux. Les faits divers des journaux en racontent tant, chaque matin, accomplis dans cet endroit même, la presque île de Gennevilliers, que quelques-uns devaient être vrais. On n'invente pas ainsi, rien que pour amuser les lecteurs, toute cette litanie d'arrestations et de méfaits variés dont sont pleines les colonnes confiées aux reporters. (1979, pp. 1253-1254)

Dia 16

Bellissante Brenet a 14 ans lorsqu'elle arrive à Blussans ; elle en a 26 ans à l'époque des faits ; il y a déjà 12 ans qu'elle exerce à Blussans et dans les environs la profession de *marchande ambulante* – c'est-à-dire le même métier que ses père, mère et grand-père. Elle participe aux nombreuses foires et aux « marchés hebdomadaires du lundi » de L'Isle-sur-le-Doubs ; elle y vend divers objets de première nécessité, dont sans doute de la vannerie. Elle est « confiée » à Hippolyte Besançon, *chiffonnier* de la commune, qui est également *marchand ambulant* – sans doute lui aussi Sinti ou Yéniche. En 1863, Hippolyte était âgé de 28 ans.

Dia 17 forains

Toute sa famille exerce les mêmes professions – brocante, chiffons, vanniers, tenanciers d'exhibitions foraines... On dispose donc d'un faisceau d'indices convergents confirmant que l'on a affaire à un *réseau complexe et pérenne de vanniers, de colporteurs et de forains*, dans lequel certains Sainty, Brenet et Besançon, etc., devaient être employés par un ou plusieurs patrons, dont l'identité reste inconnue. Bellissante a-t-elle été « cédée » contre espèces sonnantes et trébuchantes – pour agrémenter la couche d'Hippolyte Besançon et pour être son « manœuvre », comme cela était fréquent (elle l'épousera 3 ans plus tard) ?

Dia 18 Les 4 évangiles

Dans *Les quatre évangiles : travail*, Zola évoque un personnage de jeune gitane qui pourrait avoir Bellissante Brenet pour modèle. Sans écarter absolument la possibilité que Zola ait pu lire dans la presse le compte-rendu du procès – qui a tout de même eu lieu quelque 25 ans auparavant –, il est plus satisfaisant de voir là un *topos* bien enraciné dans les mentalités : la petite bohémienne abandonnée, recueillie et mise à l'ouvrage par son « bienfaiteur » :

Dia 19 Petit Journal

On lit dans *Le Petit Journal* du 13 janvier 1876 :

Elle [Bellissante] avait dix-sept ans. Elle ne tarda pas à nouer des relations adultères avec Charles Ravey dans la maison duquel les époux Besançon avaient pris un logement. Fatiguée de la vie de misère et de travail qu'elle menait avec son mari, Bellissante Brenet aspirait à épouser Charles Ravey qui jouit d'une certaine aisance.

Hippolyte Besançon sera donc assassiné par Charles Ravey, et son corps transporté par les deux amants sur un km, pour être jeté dans le canal. Comme on peut s'y attendre, la presse ne manifestera pas la moindre empathie à l'égard de la jeune femme, pas plus d'ailleurs qu'elle ne montrera de compassion pour la victime.

Dia 20 les monstrueux amants

L'Univers illustré du 29 janvier 1876 écrit :

Ces monstrueux amants [Bellissante Brenet et Charles Ravey] sont séparés pour la vie. Est-ce cette idée qui a exaspéré la veuve Besançon ?

Le *Petit Journal* du vendredi 14 janvier 1876 livre lui aussi une description impitoyable et exclusivement à charge des deux accusés, allant jusqu'à se demander comment Bellissante avait pu inspirer « tant de passion », alors que dans la phrase précédente, le journaliste venait d'évoquer une longue et pénible détention :

Les accusés sont introduits. Ravey Charles, 36 ans, cultivateur, membre du conseil municipal. Bellissante Brenet, veuve Besançon, 26 ans. Ravey est de petite taille, fortement constitué, la figure plate, indiquant peu d'intelligence ; sa mise est celle des cultivateurs aisés. Bellissante Brenet, veuve Besançon, est grande, mince, la figure brune, les traits altérés par la longue détention qu'elle subit depuis dix mois ; elle est vêtue de noir. On est étonné qu'une femme pareille ait pu exciter une passion assez vive au point d'amener un crime.

Bref, dans un tel contexte, on peut au moins douter que le crime du canal ait été exclusivement crapuleux, comme les journaux de l'époque veulent le faire croire, perpétré par de *monstrueux amants*, également dénommés *les deux misérables*. À Blussans, ni Hippolyte Besançon, ni Bellissante Brenet, n'ont d'attaches et toute conduite non conforme aux attentes communautaires est susceptible de stigmatisation. Les pratiques discriminatoires s'exaspèrent d'ailleurs à l'occasion des crises et des guerres. Ainsi, on a vu que dans le Doubs, durant la guerre de 1870, *les maquignons juifs avaient été accusés de trafiquer avec l'ennemi*.

Dia 21 espionnage

En 1887, un certain François Loyal (probablement un pseudonyme), dans *Le dossier de la revanche, l'espionnage allemand en France*, unissait dans une même opprobre tous les itinérants, quels qu'ils soient (travailleurs saisonniers, etc.), le seul fait de ne pas être sédentaire étant déjà considéré comme louche.

Ce qui a définitivement compromis un équilibre social déjà précaire, c'est que Bellissante a voulu poser sa balle et devenir une villageoise comme les autres, peut-être même un peu plus aisée, puisque Charles Ravey avait du bien. Selon *Le Petit Journal* du 13 janvier 1876,

Après la mort de la femme Ravey, la femme Besançon afficha de plus en plus ses relations avec Charles Ravey ; elle s'installa en maîtresse chez l'accusé, y porta une partie de ses vêtements et força la jeune fille de son amant à lui donner le nom de mère. »

C'était là une attitude que beaucoup de villageois ont dû ressentir comme insupportable. Dans ces bourgs de la vallée, on a vu que la situation se modifiait rapidement ; le « progrès » fait peser des charges nouvelles sur les habitants et la proximité immédiate de l'usine Japy et de plusieurs autres entreprises du même type induit des frictions entre des groupes qui, quelques décennies auparavant n'auraient guère eu de chances de se rencontrer et surtout, de cohabiter.

Klauber (2006), dans un article consacré à la situation des Roms en Hongrie, considérée à diverses époques, fait l'hypothèse que « durant les périodes de changements systémiques – où le système politique, socio-économique ou celui de l'emploi se modifient radicalement –, la visibilité des Roms tend à s'accroître, leur identité tend à prendre des contours exclusivement ethniques. » Klauber constate notamment que *la visibilité des Roms devient plus nette au moment où, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le pays s'industrialise*, entraînant une prolétarianisation d'une partie de la population, qui, auparavant était autonome (certains artisans notamment). Il est possible qu'Hippolyte, le chiffonnier, ait eu des difficultés à maintenir son activité dans un contexte en profond changement, mais qu'il n'ait pas accepté pour autant d'aller travailler à l'usine comme les paysans prolétarisés. « L'ethnicité » d'Hippolyte et Bellissante pourrait alors avoir ressurgi, rendant leur intégration durable dans le village très difficile, et contribuant de ce fait à les dresser l'un contre l'autre.

Le jury de la Cour d'assises du Doubs trouvera des circonstances atténuantes à Charles et à Bellissante et les expédiera aux travaux forcés. Ils ne défraieront plus la chronique, mais leur histoire n'est pas terminée, et personne n'en a relaté l'épilogue. Au terme d'un très long voyage maritime – dont le canal du Rhône au Rhin pourrait fonder l'origine fantasmatique –, Bellissante et Charles seront « transportés » (séparément) au bagne de Nouvelle-Calédonie.

Dia 22 : Départ des femmes pour le bagne

Charles Ravey mourra en Nouvelle-Calédonie le 28 février 1897. Quant à Bellissante, *elle se retrouvera au bagne de Bourail*. Le 24 juillet 1880, elle épousera – très certainement une nouvelle fois contrainte, sinon forcée –, Léopold Onfray, bagnard originaire de Condé-sur-Noireau, dans le Calvados, et « cultivateur » en Nouvelle-Calédonie, les détenus mariés pouvant exploiter une concession. Le mariage de Bellissante et de Léopold, si l'on peut être absolument certain qu'il ne fut en rien la conséquence d'une passion amoureuse, aura peut-être permis aux deux « transportés » d'échapper à l'enfermement.

Dia 23 : Le couvent de Bourail Les transportées sont d'abord internées au *Couvent*, qui porte ce nom pour la simple raison qu'il est administré par des Sœurs.

Dia 24 : la plage à Bourail

Au-delà des conditionnements sociologiques et de leurs correspondances littéraires, *on peut mettre en évidence des déterminants culturels beaucoup plus profonds* : tout d'abord, les Tsiganes (ou Manouches, Romanichels, etc.) ne constituent pas la seule minorité stigmatisée. Les juifs ont connu les mêmes problèmes. **Dia 25 : le juif errant** En Alsace, beaucoup de juifs pauvres *exerçaient exactement les mêmes métiers* que les Sinti ou les Yéniches et étaient colporteurs, marchands itinérants, ferrailleurs. Comme les Sinti et Yéniches, les colporteurs

juifs alimentent l’imaginaire populaire du nomade prêt à tout ; on menaçait d’ailleurs « les enfants désobéissants de les donner au “Juif” pour qu’il les emmène au loin. » Il s’agit là d’un motif classique, que l’on retrouve sous différentes formes, et où le « ravisseur » revêt des identités fluctuantes.

Dia 26 : Richepin Cette peur mêlée de fascination qu’exerçaient les bohémiens, avait été clairement mise en évidence par Maurice Barrès, dans sa réponse au discours de réception de Jean Richepin à l’Académie française², le 18 février 1909 : « Nous avons tous au fond de nos cœurs l’instinct secret, la peur, le sentiment qu’une malédiction pèse sur ces vagabonds. Ils nous font peur autant qu’ils nous attirent. *Ce sont des frères du Juif Errant*, de cet homme sans abri, sans famille, sans société qui représente pour l’humanité moyenne la souffrance par excellence. »

Dia 27 Juifs+Bohémiens L’identité entre juifs et bohémiens est encore postulée par Collin de Plancy dans son *Dictionnaire infernal* (1844, pp. 93-94) ; il colporte la rumeur que les juifs, ayant été accusés d’empoisonnement des puits et des fontaines se seraient cachés durant 50 ans :

On croit que ce sont eux qui ont creusé ces vastes cavernes qui se trouvent encore en Allemagne [...] pendant leur demi-siècle de solitude, ils avaient étudié les divinations et particulièrement l’art de dire la bonne aventure par l’inspection de la main [...]. Mais il resta toujours de ces bandes vagabondes qui continuèrent la vie nomade [etc.] »

Carlo Ginzburg a clairement montré que toutes ces accusations, qui trouvent une de leurs sources en 1321, reposaient sur des rumeurs et sur des preuves fabriquées de toutes pièces :

La naissance de l’image de la secte de sorcellerie qui se greffe sans la remplacer sur celles de l’enchanteur et de la sorcière isolés doit être considérée comme un chapitre – destiné à une grande fortune – de la ségrégation ou de l’expulsion des groupes marginaux qui caractérisent la société européenne à partir du XIV^e siècle. (1984, pp. 342-343)

Au final, la marge de manœuvre de Bellissante était des plus étroites ; cette fille de la frontière, au parcours d’errance, qui aspirait à une vie meilleure, ne pouvait espérer s’agrèger à la société villageoise, car d’un côté comme de l’autre, tout était déjà déterminé et verrouillé. D’une part, peu avant les faits, Hippolyte Besançon avait certainement voulu reprendre la route et quitter Blussans, ce dont Bellissante n’avait aucune envie.

Dia 28 : êtres sauvages Tout se passe *d’abord* comme dans les récits collectés par Charles Joisten, notamment en Isère, « *les sauvages, c’étaient des Italiens qui passaient dans le mois de juillet.* » Dans toutes les versions de ce type de récits, une troupe d’êtres sauvages passe à proximité d’un village. L’un de ces êtres est *obligé* de rester au village, car il s’est attardé –

² <http://www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-de-jean-richepin>

pour rendre un service auquel il ne peut se soustraire (tenir le mulet ou aider à charger le foin, par exemple) – et pendant ce temps, « *les autres ont filé.* » Au bout d'un temps indéterminé (plusieurs années), la compagnie réapparaît et « *un des sauvages, qui devait être son père, a crié à quelques mètres des maisons : “Nicole, Nicole, ton père te sonne !”* » ou : « *Alors, quelques années plus tard, la caravane de sauvages est repassée, et ils ont crié : “Nicole, Nicole, ta mère te sonne !”* » Immédiatement, l'être sauvage quitte « *ses moutons* » ou abandonne « *la besace, le bâton et le manteau et [file] avec eux.* » (*ibidem*, pp. 78-79) Il n'existe aucun contre-exemple montrant un être sauvage installé à demeure ; quelles que soient les variations narratives, il arrive toujours un moment où l'être s'en va ou disparaît. Lorsque l'appel a retenti, Bellissante, qui cheminait sur un chemin de crête étroit, a fait la sourde oreille, peu désireuse de reprendre sa vie errante ; dès lors, elle était livrée, pieds et poings liés, à la loi commune, quoiqu'en l'occurrence parfaitement inégalitaire, de la République.

Dia 29 : Merci + Musique

Références

- Bonnot, Jean-François P., (2004) « Du sauvage européen à l'insulaire sauvage : représentations et convergences intertextuelles », *XXIV^e Colloque d'Albi Langages et significations : « l'intertextualité »*, pp. 81-91, Toulouse, CALS/CPST.
- , (2005a) « Homme sauvage, Idéologie et langage dans l'espace insulaire : à propos de l'incidence du discours scientifique sur les productions littéraires au XIX^e siècle », *in* : Trabelsi, Mohamed, (éd.), *L'insularité*, pp. 449-466, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.
- , (2005b) « Référence physique et construction du sens dans la linguistique naturaliste au XIX^e siècle », *in* : Murguia, Adolfo, (éd.), *Sens et références. Festschrift für Georges Kleiber*, pp. 9-37, Tübingen, Günter Narr Verlag.
- , (2014, sous presse) « Du rôle des indices biologiques et culturels dans la propagation de la contamination dans les réseaux sociaux et urbains », *in* : Freyermuth, Sylvie, Bonnot, Jean-François P., et Obergöker, Timo, [sous la direction de], *Ville infectée, ville déshumanisée. Reconstructions littéraires françaises et francophones des espaces sociopolitiques, historiques et scientifiques de l'extrême contemporain*, Bruxelles, PIE Peter Lang.
- , (2014, sous presse) « “La plaie et la terreur de nos campagnes” : exploitation politique du sentiment d'insécurité et contrôle de l'errance à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e », *in* : Freyermuth, Sylvie, et Bonnot, Jean-François P., [sous la direction de], *Malaise dans la ville*, Bruxelles, PIE Peter Lang.
- Freyermuth, Sylvie, et Bonnot, Jean-François P., (2009a) « Sémiologie de quelques métamorphoses corporelles et mentales dans l'hystérie féminine au XIX^e siècle », *in* : Colas-Blaise, Marion et Beyaert-Geslin, Anne, (éds.), *Les sens de la métamorphose*, pp. 139-158, Limoges, Pulim.
- , (2009b) « De la mémoire en médecine ou le passage du corps antique au corps moderne », *in* : Roig-Miranda, Maria, et Fouligny, Marie-Nelly, (éds.), *Europe XVI-XVII : Mémoire et découvertes : quels paradigmes ?*, Nancy, pp. 177-193.
- , (2012) « Le corps féminin comme lieu de contamination : hystérie et possession », *in* : Adam, Véronique, et Revol-Marzouk, Lise, [sous la direction de], *La contamination. Lieux symboliques et espaces imaginaires*, pp. 125-144, Paris, Classiques-Garnier.
- , (2014) « Mémoire de la science, histoire littéraire et approche stylistique d'une institution émergente : de l'anthropologie physique à la découverte de l'inconscient », *in* : Dumasy, Lise, Spengler, Hélène, et Raimondo, Ludivine, (éds.), *Médecine, sciences de la vie et littérature*, pp. 95-108, Genève, Droz.
- , (2014, sous presse) *Des personnages et des hommes dans la ville. Géographies littéraires et sociales*, Berne, Peter Lang, [monographie 490 pages].
- Collin de Plancy, Jacques, (1844) *Dictionnaire infernal, ou répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses [...]*, Paris, Paul Mellier ; Lyon, Guyot.

- Garneret, Jean, (1993) *Vie et mort du paysan*, Paris, L'Harmattan.
- Ginzburg, Carlo, (1980a) *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion.
- , (1980b) « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 6, 6, pp. 3-44.
- , (1980c) « Morelli, Freud and Sherlock Holmes: Clues and Scientific Method », *History Workshop*, 9, pp. 5-36.
- , (1984) « Présomptions sur le sabbat », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 39, 2, pp. 341-354.
- , (1993) « Microhistory: Two or Three Things That I Know about It », *Critical Inquiry*, 20, 1, pp. 10-35.
- , (2006) *Le fil et les traces. Vrai faux fictif*, Lagrasse, Verdier.
- Joisten, Charles, (1979) « La littérature orale », in : Abry, Christian et alii, (éds), *Les Sources régionales de la Savoie*, pp. 601-620, Paris, Fayard.
- , (2005) *Êtres fantastiques. Patrimoine narratif de l'Isère*, édition préparée par Nicolas Abry et Alice Joisten, Grenoble, Musée dauphinois.
- Joisten, Alice, et Abry, Christian, (1995) *Êtres fantastiques des Alpes*, Paris, éditions Entente.
- Klauber, Véronique, (2006) « La visibilité à éclipses dans les représentations mémorielles des Roms », *Conserveries mémorielles*, 1, n.p., <http://cm.revues.org/295>
- Zola, Émile, (1906) *La fortune des Rougon, Œuvres complètes illustrées. Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*, « édition ne varietur », 1^{ère} édition : 1871, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle.
- , (1901) *Les quatre évangiles. Travail*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle.